

the understanding that “the family” is not a fixed entity but can be challenged and changed to better suit those who live, as their class, gender, race, and age have always required them to do, far below the power structures of law, government, and capitalist wealth.

Taylor’s work is effectively both an examination of much of the international historical literature in these subject areas and of the legal documents, publications, and case studies that constitute an impressive body of evidence. He capably synthesizes these materials while bringing forward some incisive new conceptualizations. Many of the legal sources, covering the “long 19th century” (beginning with 18th century industrial advances), have never been examined, at least not in such depth and detail. That he has immersed himself in critical reading of both the historical texts and the contemporary published literature is evident in how he uses them to consider the changing family in relation to industrialization, class formation, the making of a working class according to lines of gender, age and status, and new expectations of the state.

Taylor’s introduction lays out the concepts, theories, and sources that inform the study, providing a succinct overview of historiographical and multidisciplinary trends over time. What follows, in four comprehensive chapters, are analysis focussing on Women, Work, and the Domestic Sphere; Youth, Work, and the Paths of Apprenticeship; Legislating Marriage; The Public Importance of Marriage in English Common Law. The concluding chapter sums up each previous chapter and offers several suggestions for further discussion. He contends, for example, that the early 21st century legalization of same-sex unions, inaugural as it may seem, can also be seen “as part of a much longer effort on the part of the English state to reinforce the centrality

of marriage in family life.” (352) Despite the long history of oppression and repression upheld by law, his closing argument is notably hopeful: “the legal regulation of family and work relationships is far from immutable – and ...further change, if desired, is possible.” (359) There is also a truly encompassing bibliography of both primary and secondary materials; the former not only demonstrates the scope of Taylor’s original research but will also be of tremendous benefit for those searching for historical sources in related subjects.

Taylor has produced a necessary reference for all who work in the interrelated subject areas of family, class, work, gender, age relations, and the relations of an expanding modern state increasingly intent on regulating social reproduction by regulating families. He takes great care to integrate his original work in the legal texts and cases with the extant literature across a number of fields and disciplines. The detail regarding these new findings and the varying theoretical frameworks into which they fit is most impressive, though at times overwhelming, especially in its reiteration. If this means frequent re-reading to get a grasp of what the author is saying, there is no question that he is saying much of interest.

CYNTHIA COMACCHIO
Wilfrid Laurier University

Lise Vogel, *Le marxisme et l’oppression des femmes. Vers une théorie unitaire* (Paris: Éditions sociales, 2022)

QUATRE DÉCENNIES après sa parution initiale, voici enfin la traduction française d’une œuvre majeure du répertoire marxiste féministe, *Marxism and the Oppression of Women. Toward a Unitary Theory* (Rutgers University Press, 1983), aux Éditions sociales de Paris.

L’initiative de cette traduction semble se situer, comme il est écrit en

introduction, dans la foulée de l'élan impulsé par celle des œuvres de Silvia Federici (Entremonde, 2014 ; Éditions iXe, 2016), ce qui donnait en quelque sorte le coup d'envoi à la traduction d'autres ouvrages marxistes féministes inspirés des mêmes thèmes et regroupés désormais sous l'appellation de « théorie de la reproduction sociale. » (Tithi Bhattacharya [dir.], 2017 ; 2020]

Lise Vogel estime maintenant que son livre demeure « un produit des années 1970 » et que sa « théorie unitaire » semblait, déjà en 1983, « at the very least, seriously out of step », comme elle l'exprime dans *Woman Questions* en 1995. Le livre se trouvait en effet à arriver à la fin du cycle des années chaudes du féminisme des années 1970, et à un moment où le marxisme et son « récit émancipatoire » se voyaient déclassés. Or le livre de Lise Vogel se situant justement dans ce cadre théorique, il connut de ce fait un retentissement modéré.

Nous sommes aujourd'hui dans un tout autre contexte, alors que le marxisme regagne en popularité à la faveur d'un renouveau des luttes sociales, et que de nouvelles modalités de rapports de classe, de « race » et de genre nord/sud appellent à ce retour à Marx.

Lise Vogel est une sociologue et une professeure étatsunienne, docteure en histoire de l'art (1968) et en sociologie (1981), et ex-militante des droits civils et du mouvement des femmes naissant à Boston (Bread and Roses). Sa thèse de doctorat en sociologie inspirera son essai *Le marxisme et l'oppression des femmes*, qu'elle présente comme suit : « un cadre théorique qui permet de penser le phénomène de l'oppression des femmes en termes de reproduction sociale » (238). En se fondant sur la prémisse que la perspective marxiste offre cette possibilité, mise de côté trop vite selon elle par les féministes et des théoriciennes socialistes, elle mobilise

la notion de reproduction de la force de travail. C'est par une véritable exégèse de la tradition de pensée socialiste qu'elle entend nous le démontrer.

Après une remarquable mise en contexte introductive d'Aurore Koechlin (auteure de *La révolution féministe*, 2019), le livre fait un retour, en première partie, sur les débats de la décennie 1970 menés « au nom du féminisme socialiste. » (53). Les Chapitres 1 et 2 offrent une passionnante et lumineuse synthèse de dix ans d'efforts pour développer une perspective théorique féministe socialiste, à partir du travail effectué dans la sphère familiale.

Parmi les œuvres analysées, mentionnons celle de Mariarosa Dalla Costa (1972), qui sera la cheville ouvrière du mouvement *Wages for Housework* (Toupin 2014 ; 2018). Dalla Costa y esquissait déjà une théorie « unitaire », *ante litteram* pourrions-nous dire, qui reliait le travail non rémunéré des femmes dans les familles au fonctionnement du mode de production capitaliste. Elle avançait, à l'encontre des marxistes, que le travail domestique gratuit est bel et bien « productif », au sens qu'il produit « cette marchandise spéciale » qu'est la force de travail des individus. Ce travail – non salarié, extorqué, généralement assigné aux femmes – est générateur de valeur, de profit, et donc d'exploitation. Cette avancée théorique déclencha, durant la décennie 1970, ce qu'on appela le *Domestic Labour Debate*. Selon Vogel, l'établissement d'une théorie matérialiste de l'oppression des femmes n'aurait pu être mené à terme à l'issue de ce débat, les participant.e.s restant « enfermés dans certaines limites [non] clairement identifiées. » (70)

L'oppression des femmes relève-t-elle de deux systèmes séparés et autonomes, le patriarcat et le capitalisme? Ou du même système patriarcalo-capitaliste? Ces questions furent longuement débattues

et semblaient souvent ne pas tenir compte des oppressions raciales et nationales, ou les considérer « comparables », ce que leurs sœurs racisées n'ont pas manqué de leur reprocher.

Conclusion de Vogel : les féministes socialistes ont échoué à développer une perspective unifiée en raison d'une « compréhension insuffisante de la théorie marxiste » (85) alors qu'il aurait suffi, selon elle, de « creuser un peu » les analyses de la reproduction sociale déjà développées dans *Le Capital*. Ce qui fait l'objet des Chapitres 3, 4 et 5, où Vogel s'emploie à « réexaminer rigoureusement » les textes du mouvement socialiste, en commençant par les travaux de Marx, d'Engels et de Bebel puis, aux Chapitres 6 et 7, ceux de femmes socialistes, dont Eleanor Marx et Clara Zetkin. Une lecture fascinante, systématique et rigoureuse. Dans leurs œuvres, toutefois, la reproduction de la force de travail, au sein de la reproduction sociale dans son ensemble, n'y aurait pas été abordée « de front. » (238)

C'est là l'ambition des Chapitres 9 et 10, où elle revient aux concepts de Marx, notamment ceux de « travail nécessaire », de « force de travail », de sa reproduction, de son renouvellement et de sa valeur, concepts qui auraient jusqu'ici insuffisamment retenu l'attention.

Au tableau – à son avis lacunaire – esquissé dans le *Capital*, Vogel ajoute une composante absente du « travail nécessaire » à faire pour consommer les marchandises et reproduire la force de travail, soit la « composante domestique ». Autrement dit, « le travail supplémentaire – le travail domestique – [qu'il faut faire] avant de pouvoir les consommer, » (263) travail gratuit généralement assigné aux femmes et effectué hors de la sphère salariée. Marx en serait resté pour sa part à la composante « sociale » du travail nécessaire pour reproduire la force de travail, c'est-à-dire « le travail qui permet

l'achat de moyens de subsistance sous la forme de marchandises, » (286) travail salarié généralement accompli par les hommes.

Cette « responsabilité de fournir les moyens matériels d'existence » incombant en priorité aux hommes implique, selon Vogel, « des formes institutionnalisées de domination masculine sur les femmes », héritage « caractérisé comme patriarcal. » (258) Pour elle, l'origine de l'oppression des femmes réside dans leur capacité de porter, de mettre au monde et d'allaiter les enfants, ce qui implique « une diminution de la capacité de travail pendant plusieurs mois [...] exigeant que [la femme] soit entretenue pendant la période où sa contribution se trouve diminuée. » (252)

Pour Vogel, la « base matérielle de la subordination des femmes dans la société de classe » réside dans « le fait que les hommes fournissent aux femmes des moyens d'existence durant les périodes où elles portent des enfants, et non dans la division sexuelle du travail en elle-même. » (255)

On peut s'étonner ici de voir apparaître cette explication biologisante courante de l'oppression des femmes. Ne s'agit-il pas, en effet, d'une explication de l'oppression par la biologie, qui fait fi du processus et du rapport social qui engendre cette oppression? Par exemple, le travail domestique gratuit assigné aux femmes dans la société de classe et les rapports de pouvoir inhérents à la relation salariale homme-femme ne se voient-ils pas secondarisés dans cette explication « biologique » de leur oppression? Ne sommes-nous pas ici, finalement, face à une argumentation qui offre comme explication ce qu'il y aurait justement à expliquer, comme dirait Durkheim?

Ce ne sont là que quelques observations qui sont loin de traduire à sa juste valeur la richesse de la remarquable synthèse que constitue le livre de Lise Vogel, synthèse

que nous aurions intérêt cependant à lire en parallèle avec celle de Silvia Federici sur le même sujet (voir l'introduction à *Le capitalisme patriarcal*, 2019). Federici, théoricienne du travail reproductif depuis 50 ans (Federici, 1975), y vulgarise de façon simple et limpide des concepts étudiés par Vogel. On y trouve là aussi une théorie « unitaire » de l'oppression des femmes, une théorie pionnière de la reproduction sociale. Il est heureux que nous ayons enfin accès en français à ces œuvres essentielles du corpus Marxiste féministe.

LOUISE TOUPIN

Université du Québec à Montréal

Catherine E. Connelly, *Enduring Work: Experiences with Canada's Temporary Foreign Worker Program* (Montreal: McGill-Queen's University Press, 2023)

THE CANADIAN Temporary Foreign Worker Program (TFWP) has long been a subject of critique, accused of facilitating the abuse of temporary foreign workers (TFWs) and potentially undercutting wages for Canadian workers. In her comprehensive analysis, *Enduring Work: Experiences with Canada's Temporary Foreign Worker Program*, Catherine E. Connelly delves into all streams of the Canadian Temporary Foreign Worker Program (TFWP), including the Seasonal Agricultural Worker Program (SAWP), the In-Home Caregiver, and the high-wage and low-wage streams. Drawing from 103 interviews—encompassing 55 workers (with 49 being TFWs), 36 employers, and an additional 12 individuals connected to the program—Connelly presents an empirically-grounded exploration of the challenges embedded in the TFWP.

Beginning with an overview, Connelly navigates through the details of the various TFWP streams, shedding light on

their unique characteristics. The subsequent chapters review the mistreatment and abuses faced by workers in different streams drawing from the experiences of TFW interviewed, underscoring the systemic flaws within the program, including the ramifications of closed work permits. A dedicated chapter probes the role of agents, individuals who facilitate applications under the program, adding an extra layer of complexity to the analysis. Connelly further broadens the scope by incorporating perspectives from comparable countries that offer similar programs, and reviews how workers come to choose Canada. Additionally, Connelly explores employers' viewpoints and considers both the challenges and advantages perceived by those participating in the TFWP, as well as the assumptions some employers make about workers. She develops a typology of employers as either reluctant or reckless users of the program. The final chapter reviews recommendations made by various lobbying groups for governmental interventions to improve the program while trying to balance the interests of workers and employers.

Connelly's work, while acknowledging the expected violations, succeeds in bringing to light the wider extent of the abuses within the TFWP. The approach of integrating results from all streams in each chapter allows for a holistic comparison of experiences, highlighting that despite improvements over the years, forms of abuse persist across all streams. This challenges the notion that the program's issues are isolated or that certain streams have addressed past concerns. It refutes the idea that worker mistreatment stems solely from a few bad actors and suggests that it is systemic.

The book provides a nuanced understanding of how workers in each stream experience different mistreatments. For example, the In-Home Caregiver